

MÉMOIRES

Claude Durand se venge

DANIEL GARCIA

Claude Durand publie ses Mémoires sous forme d'un récit à clés. Attention, ça va barder !

C'est peu dire que les Mémoires de Claude Durand étaient attendus : malgré la réticence de son éditeur (Albin Michel) à les distribuer, le nombre des épreuves qui circulaient sous le manteau ces derniers jours attestait de l'excitation des professionnels de la profession. Il faut dire que l'animal, qui a pris sa « retraite » voici tout juste un an, en avril 2009, a été à l'origine de quelques-uns des plus beaux coups de l'édition de ces vingt-cinq dernières années. Et même lorsqu'il n'y était pour rien, on le soupçonnait de tirer les ficelles : c'est bien connu, on ne prête qu'aux riches.

Frustration. Mais les grandes attentes ont parfois leur revers : c'est peut-être en raison de l'intérêt qu'on vouait par avance à ce texte qu'on ressent, à le lire, comment dire... une certaine frustration. Passons sur l'artifice un peu désuet qui a poussé Claude Durand à s'abriter sous un faux nom – François Thuret – et sous la façade vite éventée de la fiction. La frustration vient de ce qu'il nous prive du récit de ces fameux coups qui ont fait sa gloire, pour se limiter à une description microcosmique des us, coutumes et perversions du microcosme. Cela dit, certaines scènes nous ont arraché de francs éclats de rire, et les lecteurs se passionneront, au moins un temps, pour savoir qui est qui, *i.e.* quelles vraies personnalités du milieu se cachent sous les personnages de fiction.

Mais quitte à vouloir se placer sous les auspices d'Aznavour (qui inspire le titre *J'aurais voulu être éditeur*), Claude Durand aurait pu emprunter à l'interprète de *La bohème* le fameux « *je vous parle d'un temps que les moins de vingt ans ne peuvent pas connaître* ». Son récit commence en effet par la truculente description d'une soirée chez la non moins truculente Germaine Dubois, physique de matrone replète et « regard d'alligator ». On reconnaît aisément Françoise Verny, et dans ses invités ceux qui furent les piliers de sa bande : Josyane Savigneau, Josée Dayan, Jean-François Josselin, Françoise Mallet-Joris, Lucien Bodard, etc. Pour la plupart, des figures qui ont mar-

« Notre génération de professionnels du livre aura plutôt laissé le goût du lecteur à un plus médiocre niveau d'exigence que ce qu'il était avant elle. »

qué l'édition des années 1980. Du reste, une grande partie du texte semble inspirée par la « période Grasset » de Claude Durand, qui y officia de 1978 à 1980, éditions devenues ici les « Presses du Lendemain » et facilement identifiables à la précision décorative des « couloirs jamais repeints ».

Après ces agapes alcooloprofessionnalo-mondaines, Claude Durand enchaîne les scènes de genre : un comité de lecture, une foire de Francfort, l'auto-promotion stakhanoviste et manipu-

lée d'un auteur mode (BHL), la cuisine du « prix des Six » (mélange de Goncourt et des autres lauriers littéraires de l'automne), etc. Bref, on surfe sur l'écume. Même si, répétons-le, Claude Durand croque ses personnages avec un humour ravageur : Bronislav Duchemin (Henri Troyat) ou Cécile Ducharme (Odile Jacob) sont ainsi des modèles de drôlerie. Ajoutons que *Livres Hebdo*,

parodié en *Livres-Infos*, et maintes fois cité, s'en trouve plutôt honoré.

Mais, derrière la cocasserie et le mordant, pointe une certaine amertume. De toute évidence, Claude Durand n'a toujours pas digéré « l'affaire Renaud Camus », pourtant vieille de près de dix ans, et le travestissement qu'il en donne ici (les « juifs » comptabilisés par Camus devenant des « rouquins ») ne contribuera pas à le rabibochoer avec ses détracteurs de l'époque. Surtout, on a l'étrange sentiment que Claude Durand, au moment de se retourner sur sa carrière, nourrit davantage de regrets que de satisfactions. Même s'il brocarde allègrement un certain Raoul-André Sémiolevsky, « dit R.A.S », derrière lequel se cache à peine Jérôme Lindon, il a, à son propos, cette étrange formule – « *Comment espérer jamais travailler aux côtés d'un modèle quand ce qui faisait la première qualité de ce dernier était de travailler seul ?* » – qui résonne comme un remords. Et qu'on rapprochera de cette phrase terrible de l'avertissement, quand son narrateur déplore que « *notre génération de professionnels du livre aura plutôt laissé le goût du lecteur à un plus médiocre niveau d'exigence que ce qu'il était avant elle* », et qui, elle, sonne comme un aveu. ◉



Claude Durand au Salon du livre en 2006.

OLIVIER DION

EXTRAITS

Le transfert de Françoise Verny de Grasset chez Gallimard

♥♥ Elle vida un plein verre de Châteldon en grimaçant puis lâcha ce qu'elle avait si longuement hésité à dire à haute voix à elle-même plutôt qu'à moi, son confident de hasard :

- Maintenant, je vais m'occuper de moi.

Fallait-il lui objecter qu'il était peut-être un peu tard ? Elle ne m'en laissa pas le loisir et enfonça le clou :

- Ça va être moi, la vedette.

Sur ces mots elle avait rompu d'un geste sec son quignon de pain, projetant des miettes jusque sur les tables voisines.

- Tu vas voir : moi aussi, je sais me mettre aux enchères, et dès demain si je veux.

Elle avait soudain dit cela d'une petite voix enrouée, comme si cette perspective n'en était déjà plus une et que se mêlait à sa résolution l'angoisse de l'incertitude. Je compris que son propre transfert devait s'être conclu le matin même.

- Où ça ? lui demandai-je d'un ton que je voulais distraire, celui sur lequel je me serais enquis de ce qu'elle prenait comme dessert.

- Roblochon. Ils me voulaient. Plutôt que d'acheter les poussins un à un, ils préférèrent avoir la poule pondeuse. ♥♥

Henri Troyat

♥♥ [Ainsi] Bronislav Duchemin, vieil écrivain balte en exil depuis l'avant-guerre, siégeant parmi les Immortels depuis une éternité, qui prétendait à la stature de Hugo en écrivant sur ses deux pieds, accoudé à un lutrin, alors que seuls de fulgurants accès de sciatique justifiaient ce garde à vous devant la page blanche. Mettant à profit l'ignorance où étaient tenues la plupart des petites langues des confins orientaux et l'extermination subie là-bas par des générations d'écrivains, suivie par celle de leurs ayants droit, il recopiait en les traduisant très librement de vieux chefs-d'œuvre engloutis, corroborant à sa manière l'adage selon lequel quand un plagiaire meurt, c'est toute une bibliothèque qui disparaît avec lui. ♥♥